
ODÉON

THÉÂTRE
DE L'EUROPE

direction
Stéphane Braunschweig

Carte noire nommée désir

texte et mise en scène
Rébecca Chaillon

en collaboration avec
la MC93 – Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis
et le T2G – Théâtre de Gennevilliers



T2G – Théâtre de Gennevilliers
Centre Dramatique National

Autour du spectacle

Rencontre avec Rébecca Chaillon

dimanche 10 décembre
à l'issue de la représentation

mercredi 13 décembre – 18h / Odéon 6^e salon Roger Blin

Séminaire Contrepoints, "Me too": sexe, genre et race

Animé par Frédéric Regard et Anne Tomiche

En présence de

Nathalie Coutelet, histoire du théâtre et des formes minorées, Université Paris 8

Andrée-Anne Kekeh-Dika, littérature et histoire afro-américaines, Université Paris 8

Françoise Vergès, politologue et militante décoloniale

Elles croiseront leurs regards pour interroger la sexualisation des corps noirs dans l'histoire, leur visibilité et invisibilité en France, et la possibilité de corps décolonialisés.

proposé par Philomel – Sorbonne Université
entrée libre sur réservation

Surtitrages en anglais

vendredis 1^{er}, 8, 15 décembre

Tournée 2024

2 et 3 février

Le Volcan - scène nationale du Havre

25 et 26 avril

Malakoff scène nationale

Et aussi...

au Théâtre de l'Odéon
jusqu'au 22 décembre

Andromaque

de Jean Racine

mise en scène

Stéphane Braunschweig

création

Découvrez

du 8 au 19 décembre

au Théâtre Public Montreuil

les 9 et 10 février

au T2G Théâtre de Gennevilliers

Plutôt vomir que faillir

un spectacle de

Rébecca Chaillon

Le livre de Rébecca Chaillon,

Boudin Biguine Best of Banane,

L'Arche, avril 2023

Directeur de la publication : Stéphane Braunschweig
Responsable de la publication : Olivier Schmaing
Réalisation : Sarah Causse
Contenu éditorial : Raphaëlle Tchamitchian
Conception graphique : Atelier ter Bekke & Behage
Maquette : Solie Morin
Imprimerie : Média graphic

Licences d'entrepreneur du spectacle
L-R-22-405 – L-R-22-415

Carte noire nommée désir

texte et mise en scène

Rébecca Chaillon

28 novembre –

17 décembre 2023

Berthier 17^e

durée 2h40

avec

Estelle Borel

Rébecca Chaillon

Aurore Déon

Maëva Husband

(en alternance avec)

Olivia Mabounga

Ophélie Mac

Makeda Monnet

Davide-Christelle Sanvee

Fatou Siby

dramaturgie

Céline Champinot

scénographie

Camille Riquier

Shehrazad Dermé

création sonore

Elisa Monteil

régie son

Issa Gouchène

régie générale, plateau

Suzanne Péchenart

création lumière

Myriam Adjalle

collaboration artistique

Aurore Déon

Suzanne Péchenart

assistantat à la mise en scène

Olivia Mabounga

Jojo Armaing

construction

Samuel Chenier

Baptiste Odet

production / développement

L'Œil Écoute – Mara Teboul

Élise Bernard

logistique de tournée

L'Œil Écoute – Amandine Loriol

et l'équipe technique de

l'Odéon-Théâtre de l'Europe

créé le 9 novembre 2021

au Théâtre de la Manufacture – centre
dramatique national de Nancy

production Compagnie Dans le Ventre

coproduction Théâtre de la Manufacture –

centre dramatique national de Nancy,

Le Carreau du Temple, Maillon – Théâtre

de Strasbourg scène européenne,

Scène nationale d'Orléans, Fonds de

dotation Porosus, Fonds franco-allemand

Transfabrik pour le spectacle vivant,

Nordwind festival, Maison de la Culture

d'Amiens, L'Aire libre – Rennes, La

Ferme du Buisson – scène nationale

de Marne-la-Vallée, Centre dramatique

national Normandie-Rouen, Théâtre

Dijon-Bourgogne, La Rose des Vents –

scène nationale Lille Métropole

Villeneuve d'Ascq, Le Phénix – scène

nationale Valenciennes dans le cadre du

campus partagé Amiens-Valenciennes,
Théâtre Sorano – scène conventionnée

avec le soutien de SUBS,
Le Générateur – lieu d'art et de
performances, La Loge, Kampnagel
Fabrik, Dans les parages – La Zouze
compagnie Christophe Haleb

avec la participation artistique
de l'École nationale supérieure
des arts et techniques du théâtre

avec le soutien du Fonds d'insertion
pour jeunes comédiens de l'École
supérieure d'art dramatique –
PSPBB, de la direction régionale
des affaires culturelles Hauts-
de-France et de la région Hauts-
de-France

Rébecca Chaillon est représentée
par L'Arche, agence théâtrale
www.arche-editeur.com

Le texte *Je ne suis pas votre Fatou*
est de Fatou Siby

Inverser les points de vue

Entretien avec Rébecca Chaillon

Créé en 2021, *Carte noire nommée désir* est devenu un grand succès public. Quelle est la genèse du projet ?

Plusieurs expériences sont à la racine du spectacle. Ma rencontre avec Amandine Gay pour le tournage d'*Ouvrir la voix* a été déterminante. Dans ce documentaire, elle a réuni vingt-quatre femmes afro-descendantes pour parler de ce que c'est d'être femme et noire en France et en Belgique. À l'époque, je ne suis pas du tout armée, et le film est un gros électrochoc. Malgré les différences ethniques, sociales, sexuelles ou religieuses qui peuvent exister entre nous, malgré la variété de nos histoires personnelles, nous sommes toutes perçues comme des femmes noires, et nous subissons toutes les stéréotypes qui vont avec. À ce moment-là, je prends conscience que je me suis coulée dans un modèle pour ne pas décevoir, pour ne pas gêner. Je lis des articles, et je me rends compte que je n'avais pas voulu me confronter aux mots "colonisation" ou "esclavage" parce que je ne voulais pas y être associée. C'était comme si je redécouvrais le monde. Les camps d'été décoloniaux ont également été un gros déclencheur. Le mot fait peur, mais en fait c'est très simple : on était entre personnes non blanches, victimes de racisme. Par contraste, je me suis rendue compte que le milieu de la culture était majoritairement blanc. L'idée de départ de *Carte noire nommée désir*, c'est de me servir de mon outil – l'écriture, la performance, le spectacle vivant – pour m'emparer au plateau de ces questions et créer une nouvelle règle du jeu.

Pourquoi avoir réuni une équipe de huit actrices et performeuses afro-descendantes ?

D'abord j'ai commencé seule, puis j'ai été rejointe par Aurore Déon. Nos histoires personnelles étant relativement proches, nous avons voulu ouvrir le plateau à d'autres types d'expériences et d'autres carnations. Réunir l'équipe m'a demandé un certain travail ; c'est plus facile de s'entourer de personnes blanches, car ce sont elles que l'on croise le plus dans le réseau théâtral. Le nombre huit est le fruit d'un cheminement, mais il est très important parce que mon premier spectacle s'appelait *8 femmes*, et comportait uniquement des femmes blanches au plateau. Le groupe de *Carte noire nommée désir* a été constitué en écho et en réponse, quinze ans plus tard,

à ce premier spectacle. C'est une démarche politique d'inversion des points de vue. On ne représente plus une altérité dont l'histoire serait manipulée avec respect au milieu d'un récit plus grand, centré sur autre chose. On n'est plus isolée, seule personne noire dans un groupe blanc. On est fortes, ensemble. On ne brasse pas du tout la diversité des situations des femmes noires en France, mais c'est la mise en commun de nos intimes qui constitue la base du spectacle. Nous sommes le sujet, et tout est raconté depuis notre point de vue.

La disposition bifrontale renforce cette inversion des points de vue et permet de prendre conscience de l'endroit d'où l'on parle...

Ça vient aussi des camps d'été, qui ont mis en place des espaces où on peut se retrouver pour partager des expériences et établir des stratégies pour déconstruire des rapports de domination sans les dominants. Je souhaitais transposer ça au théâtre, et mettre en valeur mon point de vue de départ, celui des femmes noires, et des personnes non binaires et trans qui auraient un vécu matériel de femmes. Créer un espace pour partager une expérience en communauté, tout en observant la personne qui est celle qui m'observe le reste du temps. J'aurais adoré pouvoir avoir deux gradins symétriques dans chaque théâtre, mais on s'est rapidement rendues compte que ça n'était pas faisable, et on l'a intégré à notre scénographie. Les écarts de publics sont trop importants, ça aurait été dommage d'avoir dix Noires perdues dans un gradin. On a donc fabriqué un espace différent, doté d'un confort visible, pour aborder la question du privilège. Par ailleurs, c'est aussi un espace de protection. Les actions performées au plateau concernent directement les personnes présentes sur les canapés et peuvent être très violentes. Il était donc important que leur réception soit préservée, qu'elles puissent partager leur ressenti, leur respiration, leurs larmes, leur regard, en étant près de personnes susceptibles de vivre les choses de la même manière.

***Carte noire nommée désir* est remplie de références. Y en a-t-il certaines en particulier qui vous ont aidé à construire le spectacle ?**

Plein de petites choses sont venues nourrir la création, mais on a choisi de ne pas les rendre trop visibles, parce que je voulais m'offrir le luxe de pirater des auteurs blancs majoritaires. On retrouve des éléments empruntés au conte, ainsi que mon amour des beaux-arts et des musées – sauf que cette fois-ci on n'est pas des statuettes ! On n'est pas enfermées dans

une œuvre, c'est nous qui la fabriquons ! On inverse les rapports, on s'empare de structures pour les rendre autres. Dans *La Mécanique raciste*, Pierre Tevanian analyse les places qui sont assignées aux personnes racisées : il y a les sauvages (ex. : les terroristes), les invisibles (ex. : la communauté asiatique), les infirmes (ex. : les migrants), etc. À la lecture de ce livre, il m'a semblé voir apparaître *Alice au pays des merveilles*, qui n'est jamais à la bonne taille (trop grande ou trop petite pour passer la porte), à qui on donne des informations contradictoires sur comment s'intégrer, à qui on demande son "espèce" – et quand elle répond "humaine", tout d'un coup les fleurs ne la trouvent plus belle. Donc, je me suis servie de ce personnage pour écrire le texte "Alice", qui compte parmi les premiers du spectacle.

Pouvez-vous revenir sur votre approche de la nudité, qui tient depuis le départ une place centrale dans votre travail ?

C'est la question qui revient le plus depuis quinze ans que je bosse. Le moindre signe sur un corps raconte tellement de choses – un acteur met des lunettes, il devient un intello – que je me débarrasse de tout... Évidemment, vous allez me dire que la nudité est un signe en elle-même. C'est bête et méchant : à la faculté d'arts du spectacle, on m'a emmenée voir des spectacles de théâtre et de danse où il y avait de la nudité. Je réclame juste le droit de faire la même chose ! Au départ, c'était ça, et puis ça s'est politisé au fil du temps. On me disait : "C'est fort, c'est puissant, merci de montrer un corps noir, gros, androgyne !" (À l'époque, j'avais le crâne rasé.) Les gens me disaient que j'étais courageuse, et je ne comprenais pas. Je montre ce que je suis vraiment, je suis transparente. La nudité enlève une couche de protection ou de mensonge possible entre le public et moi. Elle correspond à un travail de rapprochement, d'empathie, de crudité, de cruauté... En tant que performeuse, je me pense comme un vecteur qui permet au public d'entrer en contact avec lui-même. Pour que ça marche, il faut qu'il y ait le moins de barrières possible. Qu'on puisse me reconnaître et identifier toutes les parties de mon corps, même celles qu'on nous raconte comme déplaisantes. Il n'y a pas de courage là-dedans. C'est simplissime, tout le monde peut le faire ! Après, comme je dis souvent, ça fait moins de lessives.

La nudité des femmes noires a été un instrument d'oppression coloniale : Saartjie Baartman a été exhibée en Vénus hottentote dans les foires du XIX^e siècle à Londres et à Paris, nos anciennes expositions universelles comprenaient des zoos humains... Y a-t-il une dimension de retournement du stigmatisme dans votre usage de la nudité ?

Les femmes noires ont historiquement été animalisées, objectivées, hypersexualisées, et aujourd'hui certaines sont devenues extrêmement puissantes en s'emparant de cette triste tradition et en la détournant à leur profit. Des chanteuses comme Rihanna, Nicki Minaj ou Beyoncé ont placé leur corps au cœur de leur art, mais dans un geste d'*empowerment*. Ce sont elles qui choisissent où et quand elles se montrent déshabillées, sexualisées, etc. Ce sont elles qui maîtrisent le jeu, elles en font un pouvoir. Dans *Carte noire nommée désir*, l'idée était de choisir comment nous voulions manipuler, montrer, présenter nos corps. C'est très troublant pour plein de gens, mais il s'agit bien d'un double mouvement : on dénonce ce qu'on nous fait tout en nous le faisant à nous-mêmes. On pourrait croire qu'on reconduit l'oppression, mais en fait c'est très différent. C'est une réappropriation de notre image.

Qu'est-ce que l'appel aux outils et au langage de la performance vous permet de dire et de faire que seul le théâtre ne vous permettrait pas ?

Le mot "théâtre" est tellement chargé d'histoire ! Le mot "performance" aussi, mais beaucoup moins. Pour une fois, les premiers noms qu'on m'a transmis étaient des noms de femmes : Sophie Calle, Orlan, Marina Abramović... La performance est beaucoup moins connotée, les gens ne savent pas forcément ce que c'est, et le terme peut être utilisé pour parler de formes populaires (une "performance musicale", par exemple). Ça change beaucoup de choses. Ça me permet d'y mettre ce que je veux, de rester en recherche, de ne pas avoir à reprendre le flambeau d'un héritage. À cet endroit-là, j'ai l'impression d'écrire quelque chose. Ça me permet une liberté, une fantaisie. Si demain j'ai envie de mêler arts plastiques et menuiserie, ou bien chant lyrique et soirée mousse, je peux. Je peux vulgariser des choses sacrées, et donner des lettres de noblesse à des choses du quotidien ; varier les genres, passer du rire aux larmes... Je peux m'émanciper de la répétition, et changer régulièrement les règles du jeu, le protocole (et non le texte). Et puis, ça me permet de raconter d'autres types d'histoires, et de faire appel à l'actualité, au réel, de travailler la vérité, le moment présent.

Propos recueillis par Raphaëlle Tchamitchian, le 23 juin 2023

Nous qui venons d'un entre-deux du monde

Voilà une éternité que je vis à Paris, et c'est comme si je n'avais toujours pas trouvé de chez-moi. [...] J'ai connu les Algériens trop maigres qui travaillaient à l'usine. Les Chinois silencieux qui nous vendent les corossols qu'on faisait pousser comme rien derrière la case. Si je me dispute avec les Sénégalais qui vident mes poubelles et que je leur crie de retourner dans leur pays, ils me toisent et me traitent d'esclave vendue par les pères de leurs pères. Mais ce sont tous des étrangers, alors que moi, je suis aussi française que ces Blancs qui me prennent pour une Africaine. [...]

J'ai eu de l'or dans les mains. Je te parle de vraies pépites, des petites choses lourdes et belles. Je n'ai jamais eu de patron et je n'en aurai jamais. Je ne suis pas de celles qui s'ennuient derrière les parloirs vitrés des administrations ou parcourent, le soir, serpillière à la main, les couloirs vides des tours de bureaux. Je ne m'inquiète pas pour un fils sans père qui tourne mal pendant que je m'éreinte. Mais longtemps j'ai été comme eux tous, à organiser des mois à l'avance mon départ pour Pointe-à-Pitre afin de payer le billet le moins cher possible. À me raidir chaque fois qu'un Blanc plaisante sur mon accent ou mes cheveux.

Alors maintenant, petite, tu viens me voir, et tu te demandes où est notre place, à nous qui venons d'un entre-deux du monde. Ton père, que j'ai élevé autant que je le pouvais, te dira sans doute autre chose que ce que je vais te raconter, parce qu'un frère et une sœur peuvent être comme des étrangers l'un pour l'autre, et s'aimer quand même.

Tu dis que chez les Antillais, il n'y a pas de solidarité. Mais si tu mets dix personnes dans une salle d'attente, tu crois qu'ils vont finir par former une grande et belle famille ? La Guadeloupe, c'est comme une salle d'attente où on a fourré des Nègres qui n'avaient rien à faire ensemble. Ces Nègres ne savent pas trop où se mettre, ils attendent l'arrivée du Blanc ou ils cherchent la sortie.

Assieds-toi là, je vais te coiffer parce que ta tignasse a besoin d'un bon démêlage. Et d'abord, donne-moi tes mains. Tu vois, c'est pour ça qu'on se parle bien toi et moi. On a ce fluide, là, je le sens au bout de tes ongles. Tu sens ? Comme une onde électrique. C'est un fluide protecteur. Ne ris pas, un jour ça pourra te servir.

Estelle-Sarah Bulle, *Là où les chiens aboient par la queue*, éditions Liana Levi, 2018





© Christophe Raynaud de Lage



© Vincent Zoblér



© Vincent Zoblér



© Christophe Raynaud de Lage

Pourquoi utiliser le mot “race” ?

Si je me décris, en ce qui concerne la race, je dis que je suis Noire et/ou Afro-descendante. Ce que j'aime dans le terme “racisée” et le concept de racisation c'est qu'ils incluent la dimension processuelle. Cela signifie que ce n'est pas quelque chose de figé, et ça rappelle aussi qu'on est racisée dans un contexte donné. Ce que je donne souvent comme exemple lorsque les gens ne connaissent pas le terme est le suivant : je suis Noire parce qu'on est en France métropolitaine. Quand je vais dans la Caraïbe, on peut me dire que je suis Négropolitaine. Et si je vais au Mali, on va m'appeler “la Française”, voire “la Blanche”. La racisation évolue donc en fonction de l'endroit et de l'époque où l'on se trouve et cela permet d'illustrer concrètement le fait que la race est une construction sociale. [...] L'intérêt de considérer la racisation comme un processus, c'est que cela permet aussi d'interroger la norme et le pouvoir, face auxquels nous sommes construits comme “Autres”. Je suis Noire à mes yeux (la catégorie “Noire” est certes une assignation raciale mais je choisis aussi de la revendiquer politiquement : je m'approprie le terme Noire, pour ne pas être définie de l'extérieur et en négatif, je m'autodétermine en définissant ma négritude), mais je suis aussi Noire dans les yeux des Blancs. Dans le contexte français, mon assignation raciale a un sens particulier pour celles et ceux qui appartiennent à la norme et donc à l'histoire de la domination, de l'extermination et de l'asservissement de nombreuses minorités. Comment, dans ce contexte-ci, identifier et nommer mon expérience de vie qui est différente de celle d'une personne blanche, sans le concept de racisation ? Et quand on me rétorque que le terme racisé risque de faire revenir le racisme biologique, je réponds qu'on se situe sur le plan pratique et politique, pas sur le plan moral ou théorique : ma vie, au quotidien, est déterminée par le fait que je suis identifiée comme Noire, c'est ma réalité, peu importe les idéaux universalistes, mon expérience est celle du traitement différencié et des discriminations. Sans outils comme le concept de race – en tant que construction sociale –, sans des termes comme “racisée” ou “racisation”, je ne peux pas m'expliquer, et révéler aux yeux de tou.te.s, ma situation.

Amandine Gay, in *Décolonisons les arts !*, sous la direction de Leïla Cukierman, Gerty Dambury et Françoise Vergès, L'Arche, 2018

Puisqu'on y est...

Nous, enfants de la énième génération d'immigrés blablabla :
On ne se justifiera plus !
Nous prendrons la place qui ne sera jamais donnée.
Nous ne courberons pas l'échine comme nos mères,
Nous userons de stratégies pour s'offrir du répit et du confort.
Même infime, à l'abri des regards indiscrets.
Nous créerons avec nos paires : PAIRES !
On sortira de nos vies les alliées en carton,
les pleurnicheries et la merde entassée.
On prépare le terrain pour les plus jeunes,
déjà au taquet...
On brûlera les leurres : LEURRES !
Nous n'attendrons plus le train en retard
sur les luttes antiracistes.
L'antiracisme n'a rien de classe. C'est nécessaire. [...]
On va ouvrir fort “nos gueules” !
On va en avoir rien à foutre de leur culpabilité !
On va aller loin et haut !
On va faire avec notre rage intérieure,
la colonne vertébrale de nos vies.
On va tomber de haut et se relever ou pas.
On va chuter de haut et se dire “à quoi bon ?”
On va leur dire qu'elles sont beaux et fortEs.
On va aiguïser nos langues.
On va ouvrir encore des portes.
On va même les enfoncer.
On va faire vivre nos identités hybrides sans plus jamais
en avoir honte !
On va arrêter de faire semblant.
On va arrêter d'attendre, d'avoir des attentes. [...]
Nos intérieurs n'ont pas à se consumer autant.
Nous luttons même quand nous disparaissions de vos espaces.
Nous luttons même quand nous disparaissions de nos espaces.
Avec du doux et du beau. Avec de la rage et un peu de courage.

Fatou S., *Fragments*, Terrasses éditions, 2021

Rébecca Chaillon

Rébecca Chaillon est metteuse en scène, autrice et performeuse. Après des études d'arts du spectacle à l'université et au conservatoire du XX^e arrondissement de Paris, elle fait pendant douze ans du théâtre forum à Entrées de jeu, et s'engage auprès des Ceméa, un mouvement d'éducation populaire et nouvelle. Parallèlement, sa rencontre avec Rodrigo García lui confirme son envie d'écrire pour la scène. En 2006, elle crée la compagnie Dans le Ventre, avec laquelle elle explore notamment la performance alimentaire, les identités féminines, l'identité postcoloniale, le rapport au corps et à la société.

En 2012, elle présente le solo/performance *L'Estomac dans la peau*, puis en 2015 un spectacle autour du cannibalisme amoureux, *Monstres d'amour (Je vais te donner une bonne raison de crier)*. Ces deux projets aux écritures plurielles mêlent texte, vidéo, auto-maquillage et performance pour aborder des thématiques à la fois intimes et politiques. Avec neuf performeuses pratiquant le football, elle crée en 2018 *Où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute*. En 2019, elle conçoit et interprète avec Pierre Guillois le spectacle *Sa bouche ne connaît pas de dimanche (fable sanguine)*, dans le cadre de l'édition 2019 de Vive le sujet ! (Festival d'Avignon / SACD). *Carte noire nommée désir* est créée en 2021 au Théâtre de la Manufacture – centre dramatique national de Nancy, puis passe notamment par le Festival d'Avignon en 2023. Après cette création, la compagnie présente en 2022 son premier spectacle tout public, *Plutôt vomir que faillir*, forme performative qui met en relation adolescence et nourriture(s).

En 2023, elle publie un recueil de textes chez L'Arche, *Boudin Biguine Best of Banane*. Elle participe également à différentes publications au fil des ans (*Décolonisons les arts !*, *Sororité*, *Lettres aux jeunes poétesses*) ainsi qu'à des revues (*La Déferlante*). Elle a participé aux films d'Amandine Gay *Ouvrir La Voix* et d'Émilie Juvet *My Body, My Rules*, et a enregistré *Baise-moi* de Virginie Despentes et *La Couleur pourpre* d'Alice Walker en audiolivre.

Rejoignez le Cercle de l'Odéon

Le Cercle de l'Odéon rassemble des amoureux de théâtre qui souhaitent soutenir l'Odéon dans ses missions artistiques et culturelles. Particuliers et entreprises, grâce à leur engagement, permettent de faire rayonner le théâtre de demain auprès de tous les publics.

Particuliers, en rejoignant le Cercle de l'Odéon, vous profitez d'avantages exclusifs selon le niveau d'adhésion : facilités de billetterie, présentation de saison et réservations en avant-première, rencontres avec les artistes, dîners et soirées privilège...

Entreprises, orientez votre engagement vers un projet au plus proche de vos valeurs et bénéficiez de contreparties dans le cadre unique et prestigieux du Théâtre de l'Odéon.

Rejoindre le Cercle de l'Odéon, c'est s'associer à l'histoire d'une institution culturelle européenne de premier plan et promouvoir le meilleur de la création contemporaine !

En vertu de la loi du 1^{er} août 2003 en faveur du mécénat, les dons versés à l'Odéon-Théâtre de l'Europe donnent droit à une déduction fiscale de 60% du montant du don pour les entreprises et de 66% du montant du don pour les particuliers.

Contact
L'équipe mécénat
01 44 85 41 12
cercles@theatre-odeon.fr

Particuliers comme entreprises, l'Odéon remercie les mécènes et partenaires du Cercle pour leur engagement précieux en faveur du théâtre.



CERCLE DE
L'ODÉON



CERCLE
GIORGIO
STREHLER

Julie Avrane, présidente du Cercle de l'Odéon
Hervé Digne, président d'honneur
Arnaud de Giovanni, président du Cercle Giorgio Strehler

Orange, la couleur de l'étonnement


HERMÈS
PARIS

